
L'ABSTRACTION AU TRAVAIL

UNE APPROCHE MONÉTAIRE DE LA THÉORIE MARXIENNE DE LA VALEUR

RICCARDO BELLOFIORE

1. LE MARXISME TRADITIONNEL	78
2. LE TRAVAIL ABSTRAIT	81
3. L'ABSTRACTION AU TRAVAIL	84
4. ENTRE ÉCONOMIE POLITIQUE ET PHILOSOPHIE	89
5. LES NOUVELLES INTERPRÉTATIONS	95
6. QUELQUES COMMENTAIRES	101
7. LE COMMANDEMENT DU TRAVAIL	107
CONCLUSION	118
BIBLIOGRAPHIE	165

D EPUIS les années 1970, la théorie marxienne de la valeur est redevenue un objet de critique, de révisions, et de revendications. Dans cet article, nous rappellerons brièvement ce qui a été l'exégèse dominante dans les années 1960 et nous évoquerons les raisons pour lesquelles elle n'a pu être accueillie, en mettant l'accent tout particulièrement sur la définition inadéquate du travail abstrait. Au cours des années 1980 et au début des années 1990, de nouvelles interprétations ont surgi, dans lesquelles la monnaie occupe le centre de la scène et dans lesquelles la transformation des valeurs en prix de production trouve finalement une solution. Ces nouvelles interprétations se fondent cependant sur une lecture de la méthode de Marx et de l'exploitation dans une économie capitaliste qui ne nous semble pas entièrement convaincante. En conclusion, nous verrons comment la vision marxienne de l'exploitation peut être reformulée dans une représentation du capitalisme en tant qu'économie monétaire de la production et comment le circuit monétaire de la production et de la circulation capitaliste n'est en réalité que l'autre face de la nature séquentielle du travail abstrait.

Tout au long de ce texte, nous ferons référence ici et là à quelques moments significatifs de la discussion sur Marx des dernières décennies. Cependant, nous ne prétendons pas fournir un inventaire complet. Les renvois à la littérature critique doivent être compris uniquement comme les indices d'un parcours personnel, destinés à en clarifier les passages.

1. LE MARXISME TRADITIONNEL

Un bon point de départ de notre discours est l'interprétation du travail abstrait qui prévaut au début des années 1960. Le travail abstrait était alors entendu essentiellement comme une *généralisation mentale*. Prenons, par exemple, ce qu'écrit Paul M. Sweezy dans la *Théorie du développement capitaliste* :

Le travail abstrait est abstrait seulement dans le sens où sont ignorées toutes les caractéristiques spéciales qui différencient un genre de travail d'un autre. En définitive, l'expression « travail abstrait », comme il en résulte clairement de l'usage même qu'en fait Marx, et qui équivaut à « travail en général », est ce qui est commun à toute activité productive humaine¹.

Il ne s'agit pas ici, poursuit l'économiste américain, d'une abstraction arbitraire, imputable au caprice du chercheur. L'abstraction du travail renvoie même avec précision à ce qui se produit dans la réalité capitaliste, dans laquelle règne un degré de *mobilité du travail* inconnu dans les époques historiques précédentes. Selon Sweezy, cette notion, de nature *qualitative*, qui constitue la substance de la valeur, est le véritable et réel fondement de l'analyse *quantitative* de Marx. Chaque marchandise est une quantité cristallisée de travail abstrait dépensé par la force de travail totale de la société. En tant

1. Paul M. SWEETZY, *The Theory of Capitalist Development*, New York, Monthly Review Press, 1970, p. 35. Notre traduction.

que telle, la marchandise est valeur *avant* que l'on instaure des rapports déterminés d'échange avec les autres marchandises. C'est pourquoi la théorie de la valeur ne se limite pas à découvrir les lois qui régulent les prix relatifs de longue période, ou d'équilibre, entre les marchandises. Elle est aussi, et avant tout, la recherche des lois qui gouvernent l'allocation de la force de travail dans les différentes sphères de production dans une société qui produit des marchandises.

Une interprétation semblable par de nombreux aspects est celle proposée par Maurice Dobb dans *Political Economy and Capitalism*², et dans plusieurs essais successifs. L'intérêt de la position de Dobb, encore plus explicitement que celle de Sweezy, est qu'elle cherche à justifier le fait que Marx procède à la détermination des rapports d'échange entre les marchandises à partir des grandeurs de valeur. La raison consiste dans l'adoption par Marx d'une méthode d'*approximations successives*. Marx, soutient Dobb, était évidemment tout à fait conscient que les prix, dans une situation de libre concurrence, incluent un taux moyen de profit et par conséquent, divergent en général des « valeurs » (c'est-à-dire de la somme du travail fourni directement et indirectement dans la production des diverses marchandises). La méthode de Marx est cependant celle qui consiste à affronter la question de la plus-value en posant, dans un *premier stade* de l'analyse, que les marchandises s'échangent à leurs valeurs : dans cette phase initiale de l'argumentation, l'auteur du *Capital* est intéressé exclusivement par les caractéristiques les plus générales du mode de production capitaliste. Le raisonnement, écrit Dobb, se place encore à un niveau *macroscopique* : niveau qui ne recherche pas la situation individuelle des produits et des industries, mais les « relations sociales de la production », qui déterminent *comment le produit total est réparti entre les classes*. C'est l'objet du livre I du *Capital*. Dans un *second stade* de l'analyse, au livre III, Marx se livre à une recherche *microscopique* dans laquelle il détaille le tableau et tient compte

2. Maurice DOBB, *Political Economy and Capitalism. Essays in Economic Tradition*, Londres, Routledge, 1940.

des différences qui influent sur les rapports entre les différentes industries. La première approximation correspond au système des « valeurs d'échange », tandis que la seconde correspond au système des « prix de production ».

La difficulté qui se présente évidemment à ce niveau est la suivante : une fois que l'on a atteint la seconde approximation, celle des prix de production au livre III, que reste-t-il de la première, de l'analyse de la détermination de la plus-value dans le livre I ? Comme l'écrit lui-même Dobb : « Quel sens [y a-t-il] à parler de deux niveaux d'approximation, ou de deux stades de l'analyse, si le second (à cause des nouvelles données introduites dans celui-ci) ne [peut] pas se déduire du premier ?³ ». Selon Dobb, la discussion sur la dérivation des prix de production, à partir de la « correction » par Bortkiewicz de l'erreur de Marx consistant dans la transformation manquée des *inputs*, aurait eu une conclusion heureuse avec l'article de Seton en 1957 et avec le livre de Sraffa⁴. On peut considérer que les prix sont déterminés par les conditions techniques de production, c'est-à-dire par les marchandises utilisées et par les marchandises produites, mesurées les unes comme les autres en termes de travail incorporé, et par le taux d'exploitation, identifié comme le rapport profit/salaire, lui aussi mesuré en travail contenu. Cette position, comme les interprètes les plus attentifs ne manquèrent pas de relever⁵, ne revenait pas seulement à maintenir une distinction entre le stade de l'analyse où était déterminée la plus-value et celui où étaient fixés les prix capitalistes des marchandises. Elle conduisait aussi à soutenir que les résultats de la première approximation, celle en « valeur », bien que non concluants quant à l'explication des prix, et donc dans un certain sens imparfaits, devaient être pourtant tenus pour entièrement

3. Maurice DOBB, « Marx's Capital and Its Place in Economic Thought », *Science and Society*, XXXI, 1967, p. 532.


4. Francis SETON, « The Transformation Problem », *Review of Economic Studies*, XXIV, 1957, p. 149-160 ; Piero SRAFFA, *Production de marchandises par des marchandises* (1960), Paris, Dunod, 1999.

5. Claudio NAPOLEONI, *Lezioni sul capitolo sesto inedito di Marx*, Turin, Boringhieri, 1972.

satisfaisants en ce qui concerne la distribution du produit social entre les classes : c'est-à-dire tels *qu'il ne fallait pas les modifier par la seconde approximation*, en prix de production.

2. LE TRAVAIL ABSTRAIT

La lecture de la théorie de la valeur-travail proposée par le marxisme traditionnel ne peut pas être acceptée. Dans ce paragraphe, nous nous limiterons à donner les motifs de l'impossibilité de soutenir l'interprétation du travail abstrait suggérée par Dobb et Sweezy.

 **Le processus d'abstraction du travail dans l'échange est donc synonyme d'aliénation de la subjectivité. »**

Selon ces auteurs, on l'a vu, l'abstraction du travail doit s'entendre comme une pure généralisation mentale opérée par le chercheur. Il s'agit plutôt, comme l'a relevé Lucio Colletti à la fin des années 1960⁶, d'un processus réel qui a lieu concrètement dans l'objectivité capitaliste quotidienne. La notion d'abstraction *réelle* du travail n'a rien d'immédiat et mérite donc quelques explications supplémentaires. D'autant plus que l'abstraction du travail prend des sens différents dans le développement de la recherche marxienne. Il s'agit surtout du fait que dans la réalité capitaliste, les différents travaux s'effectuent *de manière privée*, indépendamment les uns des autres et deviennent sociaux seulement à travers la médiation externe, réifiée, du marché - d'où émerge le fétichisme. Pour être échangés sur le marché,

6. Lucio COLLETTI, « Bernstein e il marxismo della Seconda Internazionale », in *Ideologia e società*, Rome-Bari, Laterza, 1969 et Lucio COLLETTI, *Le marxisme et Hegel* (1969), Paris, IVREA, 1976.

les produits du travail humain doivent être égalisés les uns aux autres : en d'autres termes, dans l'acte de l'échange, les êtres humains font abstraction des particularités des valeurs d'usage des différentes marchandises ; mais en faisant cela, ils font abstraction aussi, simultanément, de ce qui différencie les différents travaux fournis pour donner naissance à ces marchandises, et désormais cristallisés dans le produit destiné à l'échange. Le processus d'abstraction du travail dans l'échange est donc synonyme d'*aliénation de la subjectivité*.

Que le travail abstrait dans l'échange soit le travail aliéné, signifie une chose précise ayant des conséquences importantes pour la théorie économique du capitalisme. Cela signifie que dans le monde des marchandises, les différents travaux privés sont égalisés au moyen d'une *séparation réelle* du travail des individus réels qui l'ont fourni. Nous pourrions dire, plus précisément : l'usage de la force de travail, le travail au sens propre, qui est une propriété, un prédicat, de l'individu concret, se sépare de ce dernier, devenant le vrai sujet indépendant, et donc abstrait ; en tant que « valeur » des choses, il domine les êtres humains. Nous sommes devant une *inversion du sujet et du prédicat* typique de la logique hégélienne (qui se révèle être la logique même de la société bourgeoise-capitaliste, en tant que réalité renversée). Il en dérive directement un corollaire quantitatif, qui passe souvent inaperçu, et qui conduit notre discours à l'indication des limites des interprétations de Sweezy et de Dobb. Le fait que l'énergie humaine se « fixe » sur le marché dans une cristallisation de travail humain, la « valeur » des marchandises, signifie que dans une société où l'échange de marchandises est généralisé, les marchandises ne sont *rien d'autre* qu'une quantité déterminée de travail (abstrait).

L'aliénation du travail dans l'échange et le fétichisme du monde des marchandises d'un côté, et les catégories de substance et de grandeur de la valeur de l'autre, sont deux faces d'une même médaille. La dérivation qualitative du travail abstrait chez Marx est en somme, dans *un unique mouvement théorique*, une détermination *quantitative* et une détermination *exhaustive*.

Mais une société d'échange généralisé ne peut être que la société capitaliste. Les chapitres initiaux du *Capital* ne représentent pas du tout, comme une longue tradition qui débute avec Engels l'avait prétendu⁷, une « société marchande simple » de producteurs indépendants, propriétaires des moyens de production, qui échangent sur le marché les produits de leur travail. Pour Marx, l'échange occasionnel se généralise seulement quand la force de travail devient elle-même une marchandise. Il est vrai qu'il existe une priorité logique de la marchandise sur le capital, qui correspond à la priorité historique de l'échange isolé de marchandises sur le capital développé. La production capitaliste doit être précédée par l'acquisition de la force de travail sur le marché, et par conséquent la recherche sur l'échange doit venir avant celle relative au capital. Mais il est tout aussi vrai que le capital est la prémisses d'une généralisation de l'échange, et donc que le capital est logiquement antérieur à l'échange systématique de marchandises. Sur la base de ce raisonnement, les deux approximations de Dobb et Sweezy perdent toute raison d'être. La « valeur » comme « approximation » de l'analyse de l'échange capitaliste se suffit à elle-même et n'a pas besoin d'être placée à côté de quelque chose d'autre. Vouloir le travail *abstrait* sans le travail comme *substance* de la valeur, la qualité sans la quantité, est un souhait irréalisable. Mais si la marchandise, sur la base du processus d'hypostase de l'activité humaine dans lequel consiste l'aliénation du travail dans l'échange, est travail en tant que valeur *absolue*, le rapport d'échange entre les marchandises doit nécessairement donner naissance à la « valeur d'échange » : on ne peut donc voir dans le rapport d'échange rien d'autre que le rapport entre les quantités de travail incorporé dans les marchandises échangées. Accepter la valeur « absolue » sans la « valeur d'échange » est donc aussi impossible que d'accepter le travail abstrait sans le travail comme substance de la valeur.

Le caractère inséparable des catégories de valeur absolue

7. Voir plus récemment, pour une critique, Chris ARTHUR, « Engels, Logic and History », in Riccardo BELLOFIORE (éd.), *Marxian Economics : A Centenary Appraisal*, 2 vols., Londres, Macmillan, 1997.

et de valeur d'échange chez Marx a été un leit-motiv de la réflexion de Claudio Napoleoni, aussi bien comme critique de la théorie marxienne de la valeur, dans les années soixante et après la première moitié des années soixante-dix, que comme partisan non dogmatique durant la première moitié des années soixante-dix. Il est évident que pour celui qui met l'accent sur le prolongement nécessaire de la valeur dans la valeur d'échange, surgit un problème évacué chez Sweezy et encore plus chez Dobb. Le système des valeurs d'échange correspond à une situation dans laquelle les profits sont répartis de manière inégale dans les différentes branches de la production. Si la valeur d'échange est considérée comme l'*anneau intermédiaire* incontournable entre la valeur absolue et les prix de production, c'est-à-dire les prix correspondant à une situation dans laquelle prévaut un taux moyen de profit, alors le rôle *essentiel* des valeurs d'échange (ou si l'on veut, de la mesure des méthodes de production en termes de travail incorporé) dans la transformation des valeurs en prix devient une condition indispensable pour que la théorie ne soit pas contradictoire.

Avant de revenir sur ce point, il est utile de proposer quelques approfondissements de l'interprétation du travail abstrait.

3. L'ABSTRACTION AU TRAVAIL

Il est important de souligner que dans la théorie marxienne, travail abstrait et argent sont des catégories qui ne peuvent être séparées. L'argent est le résultat même de la production capitaliste : pouvoir général d'achat dans lequel s'incarne la richesse générique; le travail qui produit cette richesse générique (la valeur, l'argent) reçoit de manière reflétée cette caractéristique. La nature monétaire du produit est donc implicite dans le processus même de production. L'argent n'est autre que la valeur rendue autonome dans l'échange, séparée des

marchandises et qui existe à côté de celles-ci. Le produit marchandise est monnaie *idéale* avant l'échange, en tant que valeur absolue. La monnaie *réelle*, comme mesure externe de la valeur, est la forme phénoménale nécessaire que doit prendre la mesure immanente de la valeur, le temps de travail abstrait. Le « saut » de la marchandise, de la monnaie idéale à la monnaie réelle, ne peut être d'ailleurs tenu pour garanti. La loi de la valeur n'est pas seulement loi d'*équilibre*, mais elle est aussi loi de *déséquilibre*⁸. D'autre part, on doit rappeler que la production capitaliste n'est production systématique d'argent qu'à la condition que l'argent puisse acquérir tout aussi systématiquement, en tant que capital, la force de travail sur le marché. Le capitalisme est donc une *économie monétaire de production* dans laquelle le rapport entre les deux classes fondamentales se développe selon une *séquence* de plusieurs phases : de l'acquisition de la force de travail sur le marché du travail de la part du capital monétaire, à l'exploitation de la force de travail dans la production de la part du capital productif qui donne naissance au capital marchandise, à la vente finale des marchandises sur le marché des biens.

« La force de travail est [...] l'unique acquisition externe par la classe des capitalistes, et donc l'unique source possible de la plus-value... »

Tout comme le capital doit parcourir un circuit monétaire pour pouvoir se valoriser, le travail substance de la valeur des marchandises doit suivre lui aussi un processus séquentiel. Nous avons là une *seconde* caractéristique particulière du travail abstrait chez Marx. Le travail est abstrait, nous l'avons vu, en tant que travail aliéné dans l'échange de marchandises : autrement dit, le travail dont nous parlons est le travail en tant que *résultat*, le travail *mort*. Mais nous avons vu aussi que

8. Claudio NAPOLEONI, *Valore*, Milan, Isedi, 1976.

l'échange de marchandises est général seulement quand il émane d'une production capitaliste. En effet, Marx dans les *Grundrisse* déduit le travail abstrait non seulement de l'échange mais aussi de la production : le travail vivant du travailleur salarié est le travail abstrait *δυναμει*, le travail abstrait en devenir. Nous avons affaire ici au travail comme *activité*, au travail en acte, extorqué à la force de travail. La force de travail est l'unique élément non marchandise et non valeur qu'il est possible de reconnaître dans le processus capitaliste de production, l'unique acquisition externe *par la classe* des capitalistes, et donc l'unique source possible de la plus-value. Dans la mesure où le perfectionnement du travail vivant salarié en travail abstrait dans l'échange est problématique, la traduction de la puissance de travail en prestation effective de travail est tout aussi incertaine. C'est une autre raison pour laquelle il est impossible de réduire la théorie marxienne de la valeur au paradigme de l'équilibre.

On peut se demander aussi dans le cas des catégories de force de travail, sur le marché du travail, et de travail vivant, dans le processus de production, s'il est possible de voir à l'œuvre une inversion entre sujet et prédicat. Les choses se passent justement ainsi. Nous avons là une *troisième* qualification à donner à la définition du processus d'abstraction du travail. Pour nous en convaincre, il suffit de raisonner comme suit.

Considérons la vente de la force de travail par le travailleur. Dans l'échange sur le marché du travail, le vendeur cède comme toujours à l'acheteur le droit d'exploiter la valeur d'usage de la marchandise qui passe entre ses mains. Il ne faut pas perdre de vue deux particularités de cette transaction. La première particularité est bien connue : le capitaliste a eu assez de chance pour trouver sur le marché une marchandise dont la valeur d'usage est le travail même, c'est-à-dire la substance même de la valeur ; il peut donc tirer du travailleur plus de travail que n'en coûte sa reproduction (abstraction faite de cette part qui provient du travail gratuit dans la sphère domestique). La seconde particularité, bien que moins connue, n'en est pas moins importante. Nous pouvons citer de nouveau Claudio Napoleoni :

La marchandise est très particulière parce qu'au lieu d'être un objet possédé par l'ouvrier, c'est l'ouvrier lui-même dans l'une de ses déterminations particulières, en tant que force de travail⁹.

La capacité de travail n'est plus, comme il semblerait naturel, un attribut de l'individu ; au contraire, c'est la force de travail en tant que marchandise – cette détermination particulière de l'individu – qui est le vrai sujet dont le travailleur, l'individu en chair et en os n'est seulement qu'un appendice. Et cependant, malgré cette séparation réelle des travailleurs de leurs forces de travail, et donc de leur travaux, la force de travail et le travail qu'ils exercent *ne peuvent être détachés de leurs détenteurs, les êtres humains*. C'est là que prend tout son sens la thèse marxienne selon laquelle le rapport capitaliste est caractérisé par une *contradiction réelle*.

Prenons maintenant le travail en acte, le travail vivant. Selon Marx, quand le processus de travail devient le moyen du processus de valorisation, un mode de production authentiquement capitaliste se développe. Ici, le travail vivant perd toutes les qualités qui lui appartenaient, dans la mesure où les caractéristiques et les capacités concrètes du travail sont désormais *fonction de son être incorporé au capital*, c'est-à-dire de la manière dont le travail entre dans la configuration productive. La connaissance et la volonté qui dirigent le processus productif dans ses déterminations techniques sont désormais « étrangères » au travailleur. La force de travail n'est pas seulement soumise au capital dans la mesure où ce dernier la contraint à fournir un travail vivant extra par rapport au travail nécessaire, un surtravail : le travail vivant du travailleur salarié est, écrit Marx, travail *forcé* (d'individus libres). De plus, le travail capitaliste est aussi travail *hétéro-dirigé* car ses qualités lui viennent de l'extérieur. D'autre part, ces deux caractéristiques du travail capitaliste interagissent : d'une manière croissante, la contrainte au travail est le résultat du fait que, dans le

9. Claudio NAPOLEONI, *Lezioni sul capitolo sesto inedito di Marx*, op. cit., p. 55.

système des machines, les déterminations concrètes du travail sont gouvernées par le progrès technique du capital. Le processus d'hypostase du travail atteint le stade dans lequel le travail vivant lui-même (en voie d'abstraction), une fois matérialisé dans le capital fixe, devient le vrai sujet dont les travailleurs (concrets) apparaissent comme les prolongements vivants ; et ce pour cette raison qu'il est en mesure d'extraire systématiquement plus de travail vivant du travailleur (une plus-value du capital variable).

Les déterminations successives de l'abstraction du travail, entendue comme processus, nous ont conduit du marché des marchandises (où la catégorie de travail renvoie au travail *objectivé*) au marché du travail (où la catégorie de travail renvoie à la *force* de travail) au processus immédiat de production (où le travail renvoie au travail *vivant* du travailleur salarié). Dans le marché des produits, le processus d'hypostase est l'aliénation du travail dans l'échange. Dans le marché du travail, le processus d'hypostase porte sur le travailleur en tant qu'instance concrète de la force de travail de la société. Dans le processus immédiat de production, le processus d'hypostase concerne maintenant l'activité du travailleur, qui est « hétéro-dirigée » : le travailleur est désormais le prédicat du travail abstrait comme valeur en procès. Au terme de ce parcours, le *fondement* de l'abstraction du travail se révèle être la *subsomption réelle du travail au capital* qui est le *résultat* du développement du capital.

**... il est possible de parler d'exploitation
seulement pour le mode de production
capitaliste. »**

Deux corollaires sont à rattacher à cette approche du travail abstrait, en ce qui concerne la notion d'exploitation. Le premier corollaire est que l'exploitation dont parle Marx, plus qu'une référence à l'appropriation d'un surproduit ou d'un surtravail, doit être entendue comme la contrainte et l'hétéro-direction qui

pèsent sur *tout* le travail¹⁰. Il ne s'agit pas tant d'une question relative à la distribution ; et s'il s'agissait de distribution du produit ou du travail cela ne changerait pas grand-chose en vérité. Il s'agit au contraire de la *nature* capitaliste du travail. Abstraction et exploitation du travail sont des catégories co-extensives. Il n'y a là rien d'étrange si l'on y réfléchit bien : c'est justement en ce sens qu'exploiter le travailleur signifie *utiliser*, et donc diriger, sa force de travail. On peut, certes, continuer à se servir de l'expression « exploitation » en faisant référence à la cause finale de l'exploitation du travail au sens strict, c'est-à-dire l'extraction d'un surtravail : à condition d'admettre que ce second sens plus courant d'exploitation, est une conséquence du premier. Le second corollaire est immédiat. Si le travail abstrait est une notion pertinente pour le seul capitalisme, il est possible de parler d'exploitation *seulement* pour le mode de production capitaliste. L'attribution de la qualification d'exploité au travail esclavagiste ou au travail féodal est purement analogique¹¹.

4. ENTRE ÉCONOMIE POLITIQUE ET PHILOSOPHIE

Il peut être utile d'ouvrir maintenant une brève parenthèse pour souligner les rapports que l'on peut entrevoir entre la position de Marx et quelques autres approches en théorie économique et en philosophie. La thèse centrale de ce texte est que la théorie de la valeur de Marx doit être lue comme un exemple parmi les plus brillants et par certains côtés unique, de théorie monétaire de la production ; elle renvoie ainsi aux élaborations proposées au XX^e siècle par Schumpeter, Keynes et la théorie du circuit monétaire

10. Riccardo BELLOFIORE, « Capital, Labour and Time. The Marxian Monetary Labour Theory of Value as a Theory of Exploitation », in Riccardo BELLOFIORE (éd), *Marxian Economics : A Centenary Appraisal*, *op. cit.*

11. Riccardo BELLOFIORE, « Sul concetto di lavoro in Marx », *Ricerche Economiche*, XXXIII, n° 3-4, 1979, p. 570-590.

(mais aussi, par certains aspects, la théorie « autrichienne »). D'autre part, il est bien connu que Marx entretient un rapport complexe avec l'économie politique classique qui l'a précédé. Nous verrons brièvement la double nature de ce rapport.

Il s'agit en premier lieu d'un rapport de continuité, pour lequel Marx s'affirme comme synthétiseur de Smith et de Ricardo. Marx prend le parti de Ricardo contre Smith, en soulignant que l'échange entre le travail et le capital est un échange d'*équivalents*, dans le sens où il développe son analyse génétique de l'origine de la plus-value en supposant que sur le marché du travail, le travail (ou, pour être plus précis, la force de travail) est payée à sa pleine valeur : le travail commandé par le capital qui acquiert la force de travail correspond, par la médiation de la dépense du salaire monétaire, au travail contenu dans les marchandises qui permettent la reproduction du travailleur. Nous avons donc ici un « échange égal » de quantités de travail. D'autre part, il est vrai aussi, comme Smith l'affirme contre Ricardo, quand on regarde plus près, que la relation entre le travail et le capital se révèle être un échange de *non équivalents*. Si on prend en compte tout à la fois le marché du travail et le processus de production, il est clair, en effet, que le capital obtient *plus* de travail *vivant* avec *moins* de travail *objectivé* : le travail (ou mieux, la force de travail) peut fournir plus de travail qu'il n'en contient (c'est-à-dire, que n'en coûte sa reproduction). Avec un salaire donné, la plus-value produite par un capital déterminé, s'il est réalisé et investi, pourra employer plus de travailleurs et sera à l'origine de plus de travail vivant que n'en employait le capital initial.

La question qui se pose à ce niveau est celle-ci. Qu'est-ce qui a empêché l'économie politique classique d'arriver à cette position de synthèse et donc d'affirmer ouvertement ce qui se cache derrière la formation du profit total, à savoir de retrouver le surtravail derrière la plus-value ? Une première réponse, traditionnelle et partielle consiste à dire que l'économie politique classique ne possédait pas la catégorie marxienne de force de travail. La réponse est insuffisante car, au fond, Ricardo

était arrivé à proximité de la position de Marx et avait exposé cette catégorie en termes suffisamment clairs. Il faut aller plus au fond des choses. La raison de la difficulté rencontrée par les classiques doit probablement être trouvée dans l'impossibilité qui frappe toutes les théories « bourgeoises » à accepter pleinement l'autre catégorie, plus fondamentale, celle de travail abstrait, d'où il découle l'idée de l'objectivité capitaliste comme réalité inversée. On a vu, en effet, que l'intelligence profonde de la notion de force de travail exige la compréhension du processus d'hypostase réel dont le capitalisme est traversé : un processus d'une telle puissance qu'il imprègne le centre caché de la production d'où il imprime sa propre marque sur toute la réalité sociale. Il fut possible à Marx de dépasser les limites de l'économie politique qui l'avait précédé dans la mesure où le mouvement ouvrier avait commencé à contester *en pratique* l'idée selon laquelle le commandement capitaliste du travail vivant dans les processus de production avait quelque chose de naturel, d'inhérent au processus de travail en tant que tel¹².

Le dépassement marxien de l'horizon propre de l'économie politique n'aurait pas été possible sans la reprise par l'auteur du *Capital* d'un échafaudage philosophique qui renvoie d'un côté à Aristote et d'un autre côté à Hegel. Examinons ces questions en commençant par la dette de Marx envers Aristote. La réflexion aristotélicienne sur la « puissance » est ici importante. Nous nous référerons ici à l'interprétation de Guido Calogero, selon lequel on trouve chez Aristote la distinction entre la « possibilité » comme pure contingence, le simple « pouvoir être » (ενδεχεσθαι), et la « possibilité concrète » ou puissance (δυναμις), entendue au contraire comme une « réalité en tant qu'elle est capable de devenir, et donc de rendre explicite une forme implicite,

12. Voir sur ce point Wal SUCHTING, 'Critique', 'Ideology' and 'Science' in *Marx*, mimeo, Brême, 1995. Pour cela, l'*économie politique critique* de Marx est en même temps une *critique de l'économie politique*

atteignant par là un degré supérieur de perfection¹³ » ; la forme qui se développe d'une telle puissance est définie « acte » (ἐνεργεια). Selon Calogero, chez Aristote l' « être en acte » continue toujours à être entendu comme supérieur à l' « être en devenir », dans la mesure où il n'a pas besoin de se développer ultérieurement ; cela ne se passe pas ainsi dans la récupération chrétienne de cette problématique, dans laquelle l'inverse peut être vrai. L'analyse marxienne du travail comme substance de la valeur que nous avons brièvement esquissée dans les paragraphes précédents peut être relue à travers cette grille. La force de travail est puissance de travail ; le travail vivant est capacité de travail en acte et en même temps valeur en puissance. La valeur « actualisée » à son tour est acte du précédent, travail abstrait « en acte » dans l'unité de production et de circulation par rapport au travail abstrait « en devenir » dans la production : argent.

Dans cette vision du processus de la *formation* du travail abstrait, on doit dire que Marx semble plus proche de Thomas d'Aquin que d'Aristote, dans la mesure où il attribue au travail abstrait « en devenir » dans la production, et donc non encore coagulé dans la valeur, le rôle explicatif primaire dans l'explication de la modernité capitaliste. Dans ce type de vision des choses, on en vient à critiquer à la fois l'idée selon laquelle la valeur se constitue dans la production et se « réalise » dans la circulation et l'idée selon laquelle la valeur se « crée » en vérité seulement dans l'acte final de l'échange. La définition correcte devrait être que le travail abstrait, comme valeur en procès, se détermine *en puissance* dans la production, sur la base des anticipations qui ont justifié l'acquisition de la force de travail sur le marché, et *s'actualise* dans l'unité de la production et de la circulation, dans l'échange effectif.

Examinons maintenant l'héritité hégélienne dans la théorie de Marx. Le type d'épistémologie à l'œuvre dans les trois

13. Guido CALOGERO, « Possibilità », *Enciclopedia Italiana*, Rome, Istituto dell'Enciclopedia Treccani, 1949 ; cf. aussi Michel VADÉE, *Marx penseur du possible*, Paris, Meridiens Klincksieck, 1992.

livres du *Capital* nous semble faire implicitement, et peut-être pas toujours consciemment, référence à une théorie de la connaissance que nous définirons du *présupposé-posé*¹⁴. Dans cette conception, le rapport théorie-praxis est analysé à l'intérieur d'une méthode valable pour les seules sciences sociales, et donc non transposable aux sciences naturelles, ceci contre l'interprétation de Marx datée du matérialisme dialectique ; dans les limites des sciences sociales elle-mêmes, cette méthode est définissable et obtient de la prégnance seulement à partir d'un niveau déterminé de développement historique. Les racines de cette vision méthodologique sont à renvoyer à Hegel, au Hegel de la *Science de la Logique* de Nüremberg. Par conséquent, nous ne sommes pas devant une conception traditionnellement matérialiste de la réalité et de la vérité. Cette méthode particulière ne représente ni une conception de la vérité comme reflet d'une réalité objective conçue comme indépendante du sujet, ni à l'opposé, une théorie subjectiviste de la connaissance dans laquelle toute référence à une réalité indépendante du sujet de la connaissance s'annulerait, où la vérité serait renvoyée à la cohérence logico-syntaxique des énoncés. Dans l'un ou l'autre cas, on considère comme non problématique l'opposition, ou l'exclusion réciproque du sujet et de l'objet de la connaissance. Pour cela, le rapport entre vérité et réalité et entre théorie et praxis peut être au mieux, soit de simple correspondance, soit d'identification immédiate.

Le cercle du *présupposé-posé* constitue une voie de sortie possible de cette *impasse* théorique. La vérité apparaît seulement quand un concept, un universel logique, cesse d'être le produit d'une généralisation seulement mentale, se rapportant comme tel à la fonction de l'entendement d'un sujet isolé, et devient expérience de vie, pratique et réelle d'un sujet collective. Chez Hegel, la vérité arrive seulement quand la catégorie la plus générale d'une vision théorique déterminée, le *principe* d'une théorie, coïncide avec l'évidence la plus diffuse des réalités que

14. Il est utile de lire à ce propos Roberto FINELLI, *Astrazione e dialettica dal romanticismo al capitalismo. Saggio su Marx*, Rome, Bulzoni, 1987.

cette théorie a réussi à développer. La logique de Marx du *Capital* dérive fondamentalement de cette logique hégélienne de la science. La structure d'exposition des trois livres a pour but de démontrer que les abstractions apparemment subjectives énoncées de manière hypothétique dans les premiers chapitres du livre I pour rendre compte du monde de la circulation et de la valeur d'échange peuvent et doivent se remplir d'objectivité, se révélant être non pas des abstractions purement mentales, mais de vraies *abstractions réelles* : soit parce que ces « présupposés » de départ se révèlent « posés » par le mouvement des catégories, soit parce que l'impression idéaliste que donne l'exposition de la construction théorique montre, dans des moments cruciaux, la dépendance de la pratique théorique de la pratique sociale.

C'est ce que nous avons vu à l'oeuvre dans le cas de la catégorie du travail abstrait. Marx, en un certain sens, « présuppose » de manière hypothétique au début du *Capital* que la valeur n'est autre que le travail objectivé et aliéné dans l'échange général des marchandises. À vrai dire, l'identité valeur-travail est la conclusion d'une chaîne déductive qui a été, avec raison, l'objet d'innombrables critiques depuis Böhm-Bawerk. Avec raison, si l'on ne tient pas compte du fait que, à travers les trois volumes, ce « présupposé » va être « posé » par les caractères assumés par le travail dans le capitalisme. « Posé » par la mobilité de la force de travail, pure puissance de travail en général, sur le marché du travail et par la nature « hétéro-dirigée » de la prestation productive du salarié dans la production. En effet, nous avons rappelé que le capital, arrivé au stade de la subsomption réelle, détermine les caractéristiques concrètes du travail dans le but, en même temps, d'en contrôler la prestation et d'accroître le surtravail. Dans notre interprétation de Marx, les processus d'organisation capitaliste de la production - résultat d'une connaissance et d'une volonté séparées des travailleurs, et lieu d'un antagonisme de classe - se révèlent être le mécanisme réel qui se « trouve derrière », qui justifie la reconduction de la valeur au travail ¹⁵.

15. Bien que non explicite, ce mode de raisonnement nous semble

5. LES NOUVELLES INTERPRÉTATIONS

Reprenons le fil principal de notre discours. Nous avons dégagé deux grandes lignes interprétatives de la théorie de la valeur, celle des deux approximations et celle du travail abstrait comme travail aliéné et soumis réellement au capital. Comme on le sait, toutes deux ont affronté des difficultés notables sur le terrain de la théorie économique. Les difficultés rencontrées par le marxisme traditionnel se sont révélées peu d'années après la parution de *Production de marchandises par des marchandises*. En effet, l'ouvrage de Sraffa ne pouvait que mettre en difficulté l'idée chère à Sweezy et Dobb selon laquelle les valeurs et les prix constitueraient deux stades successifs de l'analyse. Le cœur du livre repose sur la détermination *immédiate* et *simultanée* des prix et de la répartition du revenu. Il n'y a pas besoin de partir des valeurs d'échange pour déterminer les prix de production. Un anneau de jonction entre valeur et prix de production - la valeur d'échange - n'est pas nécessaire. De là viennent le doute, et pour beaucoup, la certitude que la dimension de la valeur et le passage à travers les valeurs d'échange sont inutiles et la méthode marxienne par étapes, infondée. Il suffit de rappeler ici que dans *Marx after Sraffa* de Ian Steedman¹⁶, le fait que les prix de production de Sraffa puissent être dérivés de la simple connaissance des méthodes de production et du salaire réel, éléments spécifiés en marchandises, est explicitement utilisé pour critiquer Marx, dans la mesure où les données de la détermination des prix sont les mêmes que celles dont on a tiré les valeurs-travail. Sraffa, loin de résoudre le problème de la transformation (comme Dobb l'avait soutenu), révèle en réalité qu'il n'y a rien à transformer.

compatible avec l'accent mis sur l'« instance de la lutte des classes » chez Étienne BALIBAR, *La philosophie de Marx*, Paris, La Découverte, 1993.

16. Ian STEEDMAN, *Marx after Sraffa*, Londres, New Left Books, 1977.

D'autre part, si le salaire est interprété, selon Sraffa, comme une part du surplus à répartir à la fin de la période, « après la récolte », celui-ci doit être considéré de l'extérieur comme une donnée, ou bien être fixé en même temps que les prix et l'autre variable de la distribution, le taux de profit, lequel à son tour doit être considéré comme donné. Au contraire, si le salaire est fixé en termes réels, et pour ainsi dire, « résolu » dans les biens de subsistance, le produit net va alors entièrement aux profits, avec un salaire défini par un panier des biens-salaire multiplié par son prix. Quelle que soit l'hypothèse adoptée au sujet du salaire, la répartition du revenu national entre les classes sociales est *modifiée par la « seconde approximation »*. L'autre point d'appui de la lecture du marxisme traditionnel semble donc s'écrouler, à savoir l'idée que la « première approximation » de la valeur est adéquate sur le terrain macro-économique et ne se modifie pas par le passage à la dimension micro-économique des prix.

Les difficultés de la lecture centrée sur la catégorie du travail abstrait peuvent être comprises plus clairement si l'on regarde ces courants interprétatifs qui - comme l'école de la « forme valeur », ou les écrits de Benetti et Cartelier¹⁷ - soulignent avec une force particulière que la valeur de Marx se constitue dans *l'unité de la production et de la circulation*. Or, il est évident que chez Marx cette thèse est présente ; de plus, elle est décisive et contribue à éloigner Marx des positions orthodoxes d'hier (ricardiennes) et d'aujourd'hui (walrassiennes plus ou moins marquées). Il est pourtant tout-à-fait évident que cette thèse chez Marx s'accompagne d'une autre, selon laquelle l'exploitation du travail naît *dans la production* et se coagule dans une valeur « absolue » déterminée au plan quantitatif *avant la circulation*. Cette seconde thèse disparaît dans l'optique des théoriciens de la forme valeur. Si la valeur est une catégorie dont l'existence et la mesurabilité apparaît seulement dans l'acte d'échange, l'exploitation s'identifie à la soustraction aux travailleurs d'une

17. Voir Carlo BENETTI & Jean CARTELIER, « The Unity of Production and Circulation : Marx and the Monetary Approach », in Riccardo BELLOFIORE (éd), *Marxian Economics : A Centenary Appraisal*, Macmillan, Londres, 1997.

part du produit net pour toute cause qui agit sur la sphère de la circulation, sans aucune possibilité d'instaurer une *hiérarchie* explicative. En outre, l'analyse du livre I du *Capital*, selon laquelle la production et la distribution de la valeur sont examinées avant la détermination des prix concurrentiels avec un taux égal de profit, perd toute connotation quantitative et rentre dans le brouillard des analyses qualitatives privées d'applications opérationnelles.

Les deux développements - celui des disciples de Sraffa et celui des théoriciens de la forme valeur - finissent donc par *dissoudre* l'aspect *quantitatif* de la théorie de Marx comme théorie de l'exploitation *dans la production*. De telles conclusions ont semblé à quelques auteurs avoir des conséquences destructrices, et ont généré une réaction qui a donné lieu à de nouvelles interprétations de la théorie de la valeur. Ces nouvelles interprétations ont pour point commun de prendre au sérieux le lien valeur-monnaie et de revendiquer, en même temps, la cohérence de la théorie de la valeur, et la signification du renvoi des prix au travail dépensé dans la production. Parmi les nouvelles interprétations, la plus rigoureuse est la relecture de la transformation des valeurs en prix, proposée dans les années 1980 par Duménil, Foley et Lipietz¹⁸. Nous prendrons ici comme point de référence la version de Foley, car c'est la plus connue et la plus citée, pour des raisons linguistiques. La position de Duménil dans ses écrits en français est plus riche, et différentes sur des points non négligeables : elle échappe au moins en partie aux critiques que nous ferons plus tard.

Réduite à ses éléments essentiels, la relecture de ces

18. Voir Gérard DUMÉNIL, *De la valeur aux prix de production*, Paris, Economica, 1980 ; Gérard DUMÉNIL, « Beyond the Transformation Riddle : A Labor Theory of Value », *Science & Society*, XLVII, n° 44, 1984, p. 427-450 ; Duncan FOLEY, « The Value of Money, the Value of Labor Power, and the Marxian Transformation Problem », in *Review of Radical Political Economics*, XIV, 2, 1982, p. 37-47 ; Duncan FOLEY, *Understanding Capital. Marx's Economic Theory*, Harvard U. P., Cambridge (Mass.), 1986 ; Alain LIPIETZ, « The So-Called 'Transformation Problem' Revisited », *Journal of Economic Theory*, XXVI, n° 1, 1982, p. 59-88.

auteurs, que l'on a nommé à tort « nouvelle solution » de la transformation, peut être synthétisée comme suit. Marx partirait du *postulat* qu'à un niveau global la (néo)valeur échangée sur le marché traduit en forme monétaire le travail direct qui est intervenu dans les différents processus de production. La *loi de la valeur* consisterait en ceci : dans l'identité entre, d'une part, le produit social net des coûts non salariaux exprimé en valeurs-travail, et d'autre part, le même agrégat exprimé en prix. Ces deux grandeurs, par définition, sont égales au revenu national distribué entre salaires et profits. Étant donné qu'on établit que *'derrière' la valeur ajoutée, grandeur immédiatement monétaire, il n'y a rien d'autre que le travail*, on peut se demander combien de travail abstrait on « représente » dans une unité monétaire. La réponse est donnée par la notion de *valeur de la monnaie*, que cette approche définit comme le rapport entre la quantité totale du travail direct dépensé dans la production et la valeur ajoutée. La valeur de la monnaie exprime la quantité de travail social qui est nécessaire pour acquérir ou « commander » une unité de monnaie ; il s'agit de l'inverse de l'expression monétaire du travail, définie comme la quote-part de la valeur ajoutée en monnaie que l'on peut attribuer sur la base de la « loi de la valeur », à chaque unité de travail qui a été employée dans l'économie. Dans la suite du texte, nous entendrons par travail *représenté* la fraction du travail social que la marchandise s'approprie sur le marché par le moyen de la quantité de monnaie contre laquelle elle s'échange (ou, si l'on préfère, la fraction du travail social *véhiculé* par la marchandise en vertu de la règle de prix adoptée).

Selon ces auteurs, le « postulat » sur lequel repose la théorie de la valeur implique qu'avec la variation de la *loi de l'échange* adoptée - prix proportionnels aux travaux contenus, comme au livre I du *Capital*, ou bien prix qui divergent systématiquement des travaux contenus, dont un exemple possible parmi d'autres est constitué par les prix de production du livre III du *Capital* - ce qui change, c'est simplement la répartition entre les différentes marchandises du montant donné de travail social. Si les prix sont proportionnels au rapport entre les travaux contenus, alors toute

marchandise sera en mesure d'obtenir en échange une quantité de monnaie qui commande sur le marché une quantité de travail exactement égale à celle qui est contenue dans la marchandise elle-même. Si, au contraire, les prix divergent systématiquement des valeurs d'échange, la quantité de travail représentée dans la quantité de monnaie obtenue dans l'échange par chaque marchandise sera différente de la quantité de travail incorporé. Le moment suivant de cette interprétation est celui de la définition de la *valeur de la force de travail* non plus comme le travail contenu dans les biens de subsistance acquis par le travailleur, mais comme le travail représenté dans le salaire monétaire. En multipliant alors le salaire monétaire (la masse salariale) perçu par chaque travailleur (par tous les travailleurs) par la « valeur de la monnaie », on détermine combien de travail social « revient », pour ainsi dire au travailleur (à tous les travailleurs). Il s'agit du travail représenté dans le salaire monétaire (la masse salariale), qui peut être différent de la quantité de travail incorporé dans les biens dont le travailleur prend possession. Le produit de la valeur de la force de travail par la valeur de la monnaie est égal, évidemment, à la part des salaires dans le revenu national.

Une approche de ce genre permet d'obtenir des résultats analogues à ceux de Marx. Si l'on substitue à l'égalité posée par Marx, entre la somme des valeurs et la somme des prix, l'égalité entre la valeur ajoutée exprimée en valeur travail et la valeur ajoutée exprimée en prix, et si l'on maintient invariant dans la transformation, non pas le salaire réel, mais la valeur de la force de travail définie précédemment, on satisfait l'autre égalité de Marx, entre la somme des profits et la somme des plus-values. La plus-value totale est, en effet, donnée par la néo-valeur produite, moins le capital variable. La néo-valeur a été posée égale à la somme des salaires et profits, et l'on a stipulé que le travail représenté par la dépense monétaire du revenu national n'est rien d'autre que le travail qui a été exigé pour sa production. En d'autres termes, pour l'agrégat considéré, le travail commandé dans l'échange est égal par définition au travail contenu dans la production. Le capital variable est défini

comme la quantité de travail représentée dans la masse salariale. Il est clair que la plus-value totale ne peut qu'être égale à ce qui ne revient pas au travailleur dans le revenu monétaire, ou bien au travail représenté dans le profit monétaire brut total. L'égalité, dans l'agrégat, entre profit et plus-value est implicite dans les prémisses : point que Duménil et Foley eux-mêmes ont soin d'éclaircir. Il s'agit donc d'une vérité tautologique.

Certains ont essayé, en poursuivant davantage l'analyse, de satisfaire simultanément les deux égalités telles qu'elles se trouvent chez Marx. On peut, par exemple, interpréter le capital constant sur les traces de la relecture du capital variable donnée par la « nouvelle solution », comme la quantité de travail *représentée* dans la part du capital monétaire qui va acquérir les moyens de production, et non comme le travail qui a été demandé pour leur production. Il suffit d'ajouter le capital constant ainsi défini des deux côtés de l'égalité entre la valeur ajoutée exprimée en valeur travail et la valeur ajoutée exprimée en prix pour la transformer en une égalité entre la somme des valeurs et la somme des prix - comme le font, avec cependant des approches différentes, Wolff-Roberts-Callari et Fred Moseley¹⁹. La transformation de Marx semble revenir *intacte* dans tous ces passages. Toutes les parties dans lesquelles la valeur totale produite se divise - capital constant, capital variable et plus-value - sont interprétées à ce niveau comme le travail représenté dans les trois segments monétaires dans lesquels se résoud la valeur donnée.

Dans l'interprétation de Duménil et Foley, le taux de plus-value est redéfini comme le taux profits (bruts)/salaires, relu en termes de travail représenté ; il diverge en général du taux de plus-value entendu comme le rapport entre le travail contenu dans

19. Voir Richard WOLFF, Bruce ROBERTS & Antonino CALLARI, « Marx's (Not Ricardo's) 'Transformation Problem' : A Radical Reconceptualization », *History of Political Economy*, XIV, n° 4, 1982, p. 564-582 et Fred MOSELEY, « Marx's Logical Method and the Transformation Problem », in Fred MOSELEY (éd), *Marx's Method in Capital : A Reexamination*, Atlantic Highlands (N. J.), Humanities Publisher, 1993, p. 157-183.

les biens acquis par les profits et le travail contenu dans les biens acquis grâce aux salaires. Mais le taux de profit en « valeurs » et le taux de profit en « prix » sont toujours distincts, comme chez les auteurs néo-ricardiens. Au contraire, dans l'interprétation de Wolff-Roberts-Callari et de Moseley, le taux de profit en « valeur » s'identifie au taux de profit en « prix ».

6. QUELQUES COMMENTAIRES

Dans ces approches, contrairement au marxisme de Dobb et de Sweezy, parler de deux approximations des prix capitalistes, la « valeur d'échange » et le « prix de production », n'a plus aucun sens. Il existe, d'une part, la dimension de la valeur, qui relève directement du « postulat » et qui permet de définir le produit social total comme le résultat du travail humain. Il existe, d'autre part, la dimension du prix, qui dérive de la règle de répartition du surplus capitaliste choisie : « valeurs d'échange » et « prix de production » sont donc des normes d'échanges *alternatives*. Il en découle que le dépassement de la méthode des approximations successives se fonde sur l'élimination de la valeur d'échange comme anneau intermédiaire entre les valeurs et les prix.

Une telle position s'est proclamée en mesure de répondre à la critique de Marx en vogue durant les années soixante-dix, sur la base de Sraffa. Et pourtant il est significatif que l'on trouve ici une parenté avec un néo-ricardien italien, Fernando Vianello²⁰, qui durant la première moitié des années 1970, dans quelques travaux de grand intérêt, a proposé exactement la même articulation entre la « valeur » d'un côté et le « prix » de

20. Voir Fernando VIANELLO, *Valore, prezzi e distribuzione del reddito. Un riesame critico delle tesi di Ricardo e Marx*, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1970 et Fernando VIANELLO, « Pluslavoro e profitto nell'analisi di Marx », in Paolo Sylos Labini, *Prezzi relativi e distribuzione del reddito*, Turin, Boringhieri, 1973, p. 75-117.

l'autre. Selon Vianello, les marchandises sont des objectivations de travail abstrait. Par conséquent, quel que soit le système des prix relatifs, il est toujours possible de reconduire le produit net social au travail total, de définir la part qui revient aux travailleurs comme travail nécessaire, et la part résiduelle comme plus-value. L'unique différence chez Vianello est que le capital variable est calculé à partir d'un salaire réel exprimé en marchandises (mais, là il nous semble que Vianello ait raison). La représentation du capitalisme qui émerge de toutes ces interprétations est de type smithien : étant donné que le travail est *naturellement* ce qui produit, la présence d'un profit brut révèle une *déduction* sur le produit du travail. Nous avons vu au contraire que, chez Marx, l'identité valeur-travail, bien loin d'être un postulat est le résultat d'une argumentation (mieux : un « pré-supposé-posé », tant du point de vue logique que du point de vue historique). Et nous avons vu aussi que cette identité est valide seulement pour le capitalisme. On doit dire que le livre de Duménil, davantage que celui de Foley, souligne la complexité méthodologique du discours marxien. Nous ignorons cependant si Duménil accepterait notre manière de fonder l'identité valeur-travail.

Foley et Moseley, à la différence de Duménil et de Wolff-Roberts-Callari, mettent l'accent sur la nature *monétaire* de l'économie et sur le fait que la méthode marxienne consiste dans une *macro-fondation de la détermination micro-économique des prix*. Nous partageons ces deux propositions, mais il ne nous semble pas qu'elles fassent l'objet d'un développement satisfaisant chez ces auteurs. La limite principale se situe principalement dans le manque d'articulation de l'une à l'autre, qui en fait se réduisent pour nous à une seule thèse. Une analyse macro-économique du rapport capitaliste, comme celle proposée par Marx au livre I du *Capital*, nécessite d'agrèger *dans un secteur unique* les différentes industries : toutefois, on ne retrouve pas une démarche analytique de ce type dans les nouvelles interprétations. En outre, mettre au centre d'un schéma conceptuel authentiquement macro-économique la catégorie du cycle du capital monétaire comme le fait avec justesse Foley,

demande que l'on s'interroge sur les canaux d'introduction de la monnaie demandée pour activer la production capitaliste. Cela oblige à se diriger vers des modèles dans lesquels le secteur bancaire est *distinct* du secteur industriel et où la monnaie a une nature *endogène*, étant avant tout finance *initiale* pour les entreprises²¹.

Au contraire, on note dans les nouvelles interprétations l'accent mis sur la nécessité des marchandises à se réaliser sur le marché contre de la monnaie en fin de période : l'anticipation monétaire du capital intervient dans le raisonnement seulement pour permettre la traduction du capital constant (en monnaie) et du capital variable (en monnaie) en termes de travail représenté. Il semble alors que les nouvelles interprétations, à travers la notion de « valeur de la monnaie » tombent dans l'approche de la forme valeur dont elles voudraient se distinguer. Prenons par exemple la valeur de la monnaie de Foley. Cet auteur montre avec limpidité qu'il s'agit d'une catégorie *ex post* : le travail direct divisé par le revenu national en monnaie. En somme, on doit admettre la *réalisation monétaire* des marchandises pour pouvoir donner un sens achevé aux catégories marxiennes et au procédé de la transformation. Cela est entièrement compatible, et même en résulte, avec l'idée que le travail abstrait existe *seulement* dans l'unité de la production et de la circulation. Chez Moseley, les choses sont différentes et l'on peut parler de valeur avant et indépendamment de l'échange, simplement parce que cet auteur fait l'hypothèse que la valeur de la monnaie est connue au début du circuit économique, et demeure identique à ce qu'elle sera à la fin. Mais il s'agit d'une hypothèse *ad hoc*, au moins tant qu'une justification quelconque n'en sera pas donnée. Ici aussi, Duménil fait bande à part, car chez lui, la mesure des prix de production continue à être en travail et non en monnaie (des considérations du même genre, *mutatis mutandis*, valent pour

21. C'est-à-dire qu'il faut définir le cycle du capital monétaire dans les termes de la théorie du circuit monétaire, voir Augusto GRAZIANI, « The Theory of the Monetary Circuit », in *Thames Papers in Political Economy*, Spring, 1989.

Wolff-Roberts-Callari). Les conclusions sont rigoureuses dans ce cas, mais on perd le caractère central de la monnaie dans le discours de Marx *avant et après* la production.

Une dernière observation concerne la définition de la « valeur de la force de travail » typique des nouvelles approches. Dans les nouvelles interprétations, on souligne que dans le processus capitaliste, le salaire, bien que versé après la prestation de travail, est *anticipé en monnaie* avant la réalisation des processus productifs et avant sa traduction en valeur d'usage par les travailleurs au moyen de la dépense sur le marché des biens. Le salaire *réel* est au contraire *différé*, et dépend des prix qui s'établiront sur le marché des biens. C'est de nouveau un point de vue que nous partageons entièrement. Il est évidemment juste d'affirmer que le montant de monnaie qui acquiert la force de travail et qui constitue le revenu qui peut être dépensé par les travailleurs, se concrétisera en marchandises seulement au terme de la période sur le marché des biens, et qu'en cela réside une des caractéristiques qui distinguent la marchandise force de travail des autres. Cependant, il n'en résulte pas, comme le soutient Mohun²², que la valeur de la force de travail s'identifie immédiatement au travail *représenté par le salaire monétaire*, si bien que l'autre définition proposée par Marx au livre I, selon laquelle la valeur de la force de travail est donnée par le travail *contenu dans le panier de subsistance*, perdrait en signification une fois abandonnée l'hypothèse (au fond, arbitraire) d'« échange égal » - c'est-à-dire de prix égaux aux valeurs d'échange. La raison est vite trouvée. Dans la construction marxienne, l'offre *réelle* de biens de consommation rendus disponibles aux travailleurs (les biens-salaire) dépend des décisions *autonomes* de l'ensemble des entreprises. Les mécanismes de marché n'empêchent donc pas à la classe capitaliste d'amener sur le marché une masse de biens-salaire différents, et de quantité inférieure, par rapport à ce que l'on peut considérer comme la subsistance dans une période déterminée. Mais Marx préfère

22. Simon MOHUN, « A Re(in)statement of the Labour Theory of Value », *Cambridge Journal of Economics*, XVIII, n° 4, 1994, p. 391-412.

poser comme principe que les travailleurs reçoivent *ce qu'ils ont raison de s'attendre à recevoir dans les circonstances données*. On enlève ainsi le doute que l'extraction de la plus-value soit due à une *injustice* perpétrée au détriment des travailleurs - thèse on ne peut plus éloignée de Marx. C'est dans cette situation pour ainsi dire « neutre » que Marx veut montrer que le surplus capitaliste a son origine dans l'exploitation du travail interne à la production. À cela il faut ajouter l'autre considération selon laquelle les travailleurs sont en mesure d'influer indirectement sur leur rétribution réelle à travers le contrôle possible de leur propre effort de travail et à travers la lutte éventuelle sur les lieux de production.

Quelques mots enfin sur la formulation de la question par Duménil. Il relève avec justesse que, étant donné que la masse totale des heures de travail vivant dépensé dans la période ne peut qu'être fixe, exprimer la valeur de la force de travail d'une façon (en travail contenu dans les biens de subsistance, c'est-à-dire une évaluation en valeurs d'échange), ou d'une autre (en travail représenté dans le salaire monétaire, c'est-à-dire une évaluation aux prix de production) a pour conséquence de modifier la dimension quantitative de la plus-value. Il décrit la première comme une mesure *a posteriori*, et la seconde comme une mesure *a priori*. Selon lui, la raison vient du fait qu'il est possible de définir le panier des biens effectivement acquis par les travailleurs seulement *ex post*, une fois les choix de consommation de ces derniers effectués et mis en oeuvre. Une thèse de ce genre nous semble douteuse. En effet, si elle peut avoir un fondement en ce qui concerne une recherche portant sur l'analyse des comportements individuels, elle ne convient pas pour une recherche macro-monnaire et de classe. Le montant des biens acquis par les travailleurs est un résultat qui émane des choix sur la composition de la production et sur la demande d'investissements réalisés par les entreprises. L'ensemble des entreprises, grâce au financement monétaire de la production, a le *pouvoir d'allouer la force de travail totale* entre le secteur qui produit des biens-salaire et le secteur des biens profit ; et il

est en mesure de *fixer sa propre demande de biens en termes réels*, indépendamment du mouvement des prix, au moins dans la mesure où l'on peut accéder aux moyens liquides nécessaires à l'opération. À l'opposé, les travailleurs, sont en mesure de fixer leur propre demande seulement en termes *nominaux* : l'équivalent réel de la dépense, limité par le revenu obtenu en échange de leur propre force de travail, est lié inversement au mouvement des prix. La théorie marxienne rejoint là les conclusions de Keynes du *Traité de la monnaie*, de Kalecki, de Kaldor et de Joan Robinson. En vertu de cette argumentation, l'hypothèse selon laquelle les biens-salaire à la disposition de la classe des travailleurs doivent être donnés en termes « physiques », loin d'apparaître inadéquate, semble la seule correspondant à la nature profonde du processus capitaliste.

Dans la prochaine section, nous tenterons de réexposer brièvement et de manière positive, ce qui nous semble être les éléments principaux de la théorie marxienne de l'exploitation dans une économie monétaire. Nous reprendrons donc le fil des considérations exposées précédemment au sujet du travail abstrait²³, en l'intégrant dans l'interprétation du cycle du capital monétaire dans les termes de la théorie italienne du circuit monétaire²⁴.

23. Considérations qui constituent une relecture personnelle de l'exégèse de Marx proposée il y a longtemps par Colletti et Napoleoni. Voir plus récemment Riccardo BELLOFIORE, « Per una teoria monetaria del valore lavoro. Problemi aperti nella teoria marxiana, tra radici ricardiane e nuove vie di ricerca », in Giorgio LUNGHINI (éd), *Valori E Prezzi*, Utet, Torino, 1993, p. 63-117, et Riccardo BELLOFIORE, « Marx rivisitato : capitale, lavoro, sfruttamento », in Marco GUIDI (éd), *Il terzo libro del Capitale di Karl Marx*, Trimestre, XXIX, n° 1-2, 1997, p. 29-86 et Riccardo BELLOFIORE & Robert FINELLI « Capital, Labour and Time... », *op. cit.*

24. Augusto GRAZIANI, « Riabilitiamo la teoria del valore », in *L'Unità*, 1983 ; Augusto GRAZIANI, « La teoria della moneta in Marx », in Claudia MANCINA (éd), *Marx e il mondo contemporaneo*, vol. I, 1986, p. 207-231 ; Marcello MESSORI, « Teoria del valore senza merce-moneta ? Considerazioni preliminari sull'analisi monetaria di Marx », *Quaderni di storia dell'economia politica*, II, n° 1-2, 1984, p. 185-232, et Riccardo BELLOFIORE & Riccardo REALFONZO, « Finance and the Labour Theory of Value. Towards a

7. LE COMMANDEMENT DU TRAVAIL

La discussion sur la théorie marxienne de la valeur et sur la transformation des valeurs en prix s'est déroulée comme si l'enjeu était la vérification de l'exactitude des résultats obtenus par Marx au livre III du *Capital*. Quelques interprètes ont voulu démontrer que « tout allait bien », et ils ont fait concorder les comptes. La vraie difficulté à résoudre est ailleurs : que reste-t-il *du livre I* après les nouvelles interprétations ? Au fond, il s'agit du seul des trois livres publiés du vivant de l'auteur. Toute lecture de Marx a donc la tâche d'éclaircir le sens qu'il donne à l'argumentation développée au livre I et de ne pas négliger le développement de l'analyse *du livre I au livre III*.

À nos yeux, la théorie de la valeur utilisée par Marx dans le livre I a pour fonction de fournir une explication théorique de la *genèse* de la plus-value, c'est-à-dire d'expliquer comment se produit le capital, *sans en même temps présupposer le capital à lui-même*. En somme, la question n'est pas de savoir comment le capital produit, mais pourquoi on produit du capital. La méthode de Marx le conduit à deux choix. Le première est que le raisonnement est développé au niveau du *capital en général*, dans lequel le capital individuel est considéré par ses déterminations qui sont communes à tout capital. Le seconde est que l'examen du capital en général part d'une situation dans laquelle se confrontent d'un côté le capital total, c'est-à-dire l'ensemble des acheteurs de la force de travail, et de l'autre l'ensemble des travailleurs potentiels, des vendeurs de la force de travail. C'est en cela que consiste, exactement, la *priorité de l'analyse macro-économique* sur l'analyse micro-économique. Les entreprises *comme un tout* - qui possèdent, des précédentes périodes, des capitaux fixes et qui produisent, dans la période,

Macroeconomic Theory of Distribution in a Monetary Perspective », in *International Journal of Political Economy*, 1997.

des biens intermédiaires et de nouveaux biens capitaux - doivent effectuer *une seule acquisition externe*, celle de la force de travail. Au commencement de la séquence capitaliste, l'agrégat des entreprises aura donc besoin d'un *financement initial*, qui leur est permis par les capitalistes monétaires et qui est égal à la masse salariale.

L'échange sur le marché du travail, dans lequel le capital anticipe une valeur en argent dans le but d'en obtenir la valorisation, contient *potentiellement* en lui-même, incorporé dans les anticipations des entreprises, la marche du processus de production et de l'écoulement des produits. Une fois conclue cette *première phase* du cycle capitaliste, le capital doit s'assurer que dans la *seconde phase*, constituée par le processus immédiat de production, les ouvriers dépensent *effectivement* leur travail pour la durée convenue et selon une intensité (au moins) normale. Comme nous l'avons vu, les caractéristiques particulières de la force de travail font en sorte que la transformation de la force de travail en travail en acte ne peut être tenue pour certaine, et exige un acte de contrainte de la part du capital, par les contrôles directs sur les travailleurs et/ou un contrôle indirect par l'intermédiaire du système des machines et de l'organisation. Le capital industriel peut commander le travail seulement sur la base d'un acte initial d'échange dont les prémices sont l'accès du capitaliste-entrepreneur au capital monétaire ; mais cet acte d'anticipation monétaire est le prélude à des choix et des comportements *réels* dans la sphère de la production en tant que capital industriel. La « consommation » de la marchandise force de travail par le capital consiste dans la *prolongation* du processus de travail au delà des limites du temps de travail nécessaire pour produire les biens qui reviennent aux salariés. Il consiste donc dans l'extorsion d'un surtravail auquel correspond la production d'une plus-value.

Étant donnée l'hypothèse de Marx selon laquelle le salaire de l'ensemble des travailleurs est conforme à la subsistance, on doit poser que la quantité de travail nécessaire est connue au moment de l'acte d'échange sur le marché du travail, et donc avant le

déroulement du processus de production. Étant donnée l'autre conclusion de Marx selon laquelle le processus de subsumption réelle du travail au capital crée un mode matériel de production dans lequel l'activité humaine elle-même devient quelque chose de générique et d'indifférent, le temps de travail vivant dépensé dans la production doit être lui aussi considéré comme *homogène* avant l'actualisation de l'abstraction du travail sur le marché de biens. Cette homogénéisation est rendue possible par le commandement du travail par le capital qui est le résultat de l'unité de deux moments : l'achat de la force de travail sur le marché par le capital monétaire et l'exploitation des travailleurs dans la production directe par le capital industriel. En somme, elle est le résultat de l'unité de la production et de la circulation, à savoir de la nature monétaire du processus capitaliste, *avant* l'échange final sur le marché des biens. Il est donc tout-à-fait légitime de soustraire du travail vivant extorqué à l'ensemble des travailleurs le travail nécessaire contenu dans les biens-salaire qui leur reviennent ; et il est même légitime de le faire avant la troisième et dernière phase du circuit monétaire, la vente des biens sur le marché final. On fixe ainsi la plus-value (en puissance) et le taux de plus-value comme le rapport entre la quantité de travail incorporé dans les biens profit et la quantité de travail incorporée dans les biens-salaire.

Il s'agit de conclusions qui sont valables *indépendamment* de la procédure de détermination des rapports relatifs d'échange entre les marchandises, qui suit logiquement l'objet spécifique de la recherche du premier livre du *Capital*, le processus de valorisation. Et il s'agit de conclusions qui n'ont rien de mystique : à l'intérieur des entreprises il existe en effet une *pré-validation sociale* des travaux « privés »²⁵ ; cette pré-validation est elle-même anticipée par les contrats initiaux sur le marché du

25. Ce point est mis justement en relief tant par Jacques BIDET, « Socialisation et abstraction ; lecture de l'ouvrage : Un échiquier centenaire : théorie de la valeur et formation des prix », *Cahiers d'économie politique*, n° 12, 1986, p. 175-182 que par Geert REUTEN & Michael WILLIAMS, *Value-Form and the State : The Tendencies of Accumulation and the Determination of Economic Policy in Capitalist Society*, Londres, Routledge, 1989 ; mais avant

travail, entre les entreprises et les travailleurs, et sur le marché du financement initial, entre les capitalistes industriels et les capitalistes monétaires, qu'aujourd'hui nous pouvons identifier aux banques. Si ce n'était pas le cas, on ne comprend vraiment pas comment le processus capitaliste pourrait se mettre en marche. Par conséquent, il est incorrect de reléguer ce qui arrive avant l'échange final sur le marché des biens dans la sphère du « technologique ».

Une question à peine esquissée mérite un éclaircissement supplémentaire. La production se concrétise en deux catégories de biens. Nous nous référons, d'une part, aux biens que l'ensemble des capitalistes industriels *rend disponibles aux travailleurs* sur le marché des marchandises. Nous les avons déjà appelés biens-salaire ; et nous avons aussi justifié l'hypothèse selon laquelle le salaire réel correspond à la subsistance. Nous nous référons, d'autre part, à tous les autres biens finaux qui, au contraire, *ne reviennent pas aux travailleurs*. Nous les avons déjà appelés biens profit : il peut s'agir de biens capitaux ou de biens de consommation de luxe. Étant donné le nombre de travailleurs occupés et la productivité sectorielle, la *composition* de la production entre les deux types de biens dérive des choix d'allocation du travail opérés par l'ensemble des entreprises.

Nous approfondirons ce point. Le commandement du travail vivant consenti au capital industriel par l'accès privilégié au capital monétaire - la relation banques/entreprises - est à l'origine d'une asymétrie de pouvoir entre les deux classes. Les travailleurs accèdent à la monnaie seulement après la cession de la marchandise force de travail, et peuvent seulement choisir de dépenser totalement ou partiellement leur masse salariale. À l'opposé, grâce au rapport privilégié avec les banques, les entreprises sont en mesure de décider des lieux et des modalités d'emploi des travailleurs. Les entreprises peuvent donc, *comme classe*, déterminer le niveau et la structure de la production avant de se porter sur le marché des marchandises. Évidemment, les

eux aussi par Claudio NAPOLEONI, *Smith, Ricardo, Marx*, Turin, Boringhieri, 1973.

entreprises rencontrent une contrainte sociale constituée par le possible conflit de classe avec les travailleurs : le point crucial est que les travailleurs ne sont pas en mesure de faire entendre leur voix dans la sphère des contrats de marché²⁶, mais seulement dans la sphère productive ou politique. La classe des travailleurs salariés réalise son salaire monétaire en acquérant les biens-salaire offerts sur le marché des biens par suite des décisions autonomes des entreprises. Nous répétons ici ce que nous avons déjà observé à propos des considérations de Duménil sur la valeur de la force de travail : dans un modèle authentiquement macro-monnaire, la composition de la production *doit être considérée comme donnée a priori, non a posteriori*.

La valeur de la force de travail est donc toujours constituée par le travail *incorporé* dans les biens-salaire, et le taux de plus-value est toujours donné par le rapport travail *incorporé* dans les biens profit/travail *incorporé* dans les biens-salaire. Cette valeur de la force de travail et ce taux de plus-value se traduiront dans une masse salariale monétaire et dans un rapport profits (bruts)/salaires qui change avec la modification de la règle de fixation des prix adoptée. Évidemment, dans un modèle moins agrégé, dans lequel les entreprises n'apparaissent plus réunies dans un unique ensemble, le montant des biens-salaire consommés par les travailleurs dépendra de la demande : mais de la demande *des entrepreneurs*, qui ont l'initiative de la dépense, et non de la demande des travailleurs, auxquelles est interdit l'accès direct à la monnaie. Les résultats analytiques sont substantiellement les mêmes que dans le modèle agrégé.

Pour la recherche macro-sociale du rapport capitaliste comme rapport d'exploitation, le recours aux « valeurs » semble l'unique issue - dictée, pour ainsi dire, par l'objet lui-même de l'analyse. Du moment que la subdivision du capital en branches de production distinctes n'est pas encore considérée, il n'y a pas de raison de ne pas évaluer le produit net en valeur travail.

26. De ce point de vue, la qualification du rapport salarial comme rapport de sujétion monétaire proposée par Carlo BENETTI & Jean CARTELIER, *Marchands, salariat et capitalistes*, Paris, Maspero, 1980, est appropriée.

En outre, en examinant de plus près, on se rend compte que l'*unique prix relatif* qui compte pour la répartition du produit net entre les classes ne peut qu'être le rapport d'échange fixé sur le marché du travail, la *valeur de la force de travail*. Or, il est vrai qu'avec le changement des « prix » par rapport aux « valeurs d'échange », la masse salariale, le rapport profits (bruts)/salaires et le taux moyen de profit lui-même se modifient. Mais tous ces changements ne peuvent pas remettre en cause la relation entre les deux classes telle qu'elle est définie par le schéma marxien au livre I. Pour le rapport de classe entre l'ensemble des entreprises et l'ensemble des travailleurs, deux grandeurs seulement sont à considérer : le *travail vivant*, sur l'entité et l'intensité duquel se développe la lutte de classe dans la production, et les valeurs d'usage qui sont attribuées aux travailleurs, lesquelles (étant donné les méthodes de production) définissent le *travail nécessaire*, le travail dépensé par les salariés pour leur propre reproduction. Ces deux grandeurs sont décisives, d'une part, pour la position des salariés comme travailleurs et comme consommateurs, et d'autre part, pour fixer le taux (maximum) d'accumulation. Dans celles-ci, s'incarnent, pour ainsi dire, *le point de vue de la classe ouvrière* et *le point de vue du capital total*. Or, ce prix relatif, la valeur de la force de travail, et le taux de plus-value qui en résulte, bien qu'ils prennent une forme différente avec la transformation en « prix », ne peuvent être effacés et restent la *réalité essentielle sous-jacente* au monde phénoménal des prix. Il faut voir ici probablement un écho chez Marx du concept proprement hégélien de *médiation*, comme il est exposé dans l'*Encyclopédie*, 18, § 12 : « la médiation est un commencement et une progression vers un second élément qui n'est, qu'autant qu'on y est parvenu en partant d'un autre qui lui est opposé²⁷ ».

Pour mieux comprendre la façon dont Marx construit le passage du livre I au livre III, il faut revenir sur un point que nous avons négligé jusqu'à présent. Il s'agit de l'affirmation

27. Georg W. F. HEGEL, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé* (1817), Paris, Vrin, p. 19.

faites au début de ce paragraphe selon laquelle la théorie de la valeur au livre I a pour but l'élucidation de l'origine du surplus capitaliste sans présupposer le capital à lui-même. Dans ce but, Marx étudie d'abord la production de valeur et de plus-value en faisant l'hypothèse que les *inputs* (et, en premier lieu, la force de travail) sont des marchandises *non encore* capitalistes. Celles-ci sont donc acquises à des prix correspondant aux valeurs d'échange. La prolongation du travail vivant au delà du travail nécessaire crée la plus-value qui est donc initialement évaluée, elle aussi en valeurs d'échange. Mais l'émergence d'un profit brut pour la classe capitaliste exige l'introduction de la catégorie de taux de profit qui au début doit être calculée comme le fait Marx au livre III : une fois introduit le taux de profit, il faut évidemment introduire la catégorie de prix capitaliste et ses divergences possibles avec la valeur d'échange pour évaluer la marchandise comme *résultat* du capital. Dans ces premières phases de raisonnement, il existe un *avant* et un *après* : l'avant est le *travail*, l'après est le *capital*. On décrit, en d'autres termes, un parcours *linéaire* du travail au capital : ce parcours que le capital, et tout capital, doit toujours *réellement* suivre dans chacune de ses métamorphoses pour pouvoir donner naissance à de nouveaux profits.

Cependant, une fois que le capital a été expliqué quant à son origine, il faut procéder à l'inverse et inclure dans la *circularité* du capital la force de travail avec les autres *inputs*. À l'équilibre de la reproduction, à la même marchandise qui apparaît parmi les *inputs* et les *outputs*, on devra appliquer le même prix ; il est donc inévitable de transformer aussi les *inputs*. Nous en connaissons déjà la conséquence : on aura une *duplication* et *altération* de la valeur de la force de travail, de la plus-value, du taux de plus-value, du taux de profit. Loin de constituer une limite de la théorie de Marx poussée à des déductions extrêmes, cela nous semble être un nouvel élément de continuité entre Marx et Hegel : cela démontre que le processus de détermination des prix (de production) de la part du capital est un instrument de la *dissimulation* de son origine véritable dans le travail.

CONCLUSION

Le principe de la valeur selon lequel les marchandises ne sont que du travail abstrait, ne représente pas une première approximation de la détermination des rapports d'échange capitalistes. Il s'agit au contraire d'une abstraction adéquate pour comprendre l'origine du surplus capitaliste. La valeur d'échange ne constitue pas une règle de fixation des prix relatifs alternative à celle des prix de production, ou de toute autre répartition possible du surplus capitaliste. Au contraire, il s'agit d'une catégorie essentielle de la recherche théorique, non pas du point de vue de la détermination des prix des marchandises individuelles, mais du point de vue de l'analyse de l'échange fondamental de la relation capitaliste, entre le travail et le capital. La « valeur d'échange » de la force de travail permet de définir le travail nécessaire et le surtravail, qui *restent les mêmes* dans l'univers des « valeurs » comme dans l'univers des « prix », bien que leur expression phénoménale en soit changée. Cette « valeur d'échange » est l'anneau qui raccorde l'analyse « macro » de l'exploitation et l'analyse « micro » de prix relatifs. La transformation des valeurs en prix doit donc être entendue rigoureusement comme un rapport de médiation réelle des uns aux autres.